

Brèves littéraires

Brèves

Le mariage de Bazou

Pierre Drolet

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drolet, P. (2002). Le mariage de Bazou. *Brèves littéraires*, (61), 66–74.

PIERRE DROLET

Le mariage de Bazou

On était à la mi-juillet. Le soleil plombait de toutes ses forces. Il faisait chaud. On était mal. Ma quarante-deuxième femme venait de me jeter par-dessus bord, de me larguer dans le vaste monde cruel et méchant. Je suis entre des tas de boîtes, des installations à effectuer, des appareils électriques à brancher, des escaliers à monter et descendre cent vingt fois par jour. C'est alors que me vint cette idée géniale et éblouissante : pourquoi ne pas adopter un chaton ? Comme toutes les idées de génie, je le suppose, celle-ci me trottina dans la tête, me taquina pendant plusieurs jours, puis s'installa entre mon cerveau et mes boîtes empilées jusqu'au plafond, pour établir son nid dans un repli de ma cervelle. Pourquoi ne pas adopter un chaton pour me tenir compagnie, pour me changer les idées, me faire oublier mes nuits blanches à venir sans amour ?

Danielle et Jules venaient justement de se voir encombrés d'une portée exceptionnelle de six petits chats qu'ils ne savaient à qui donner. Un coup de fil et me voilà dans ma voiture, hésitant pourtant : devais-je vraiment m'embarquer dans une telle aventure ? Avais-je raison de prendre cette hypothèque sur ma tranquillité ? Mais, résolu à faire ce qu'il faut pour redémarrer dans ma nouvelle vie, je frappai à leur porte.

Dans le salon, les six mistigris gambadaient, se chamaillaient, couraient partout, sautaient sur tout. Danielle, magnanime devant autant de détresse et de désarroi de ma part, m'offre, à mon choix, n'importe lequel de ses marmots. Tout à mon rôle de désœuvré, je les passe en revue et jette mon dévolu sur un gentil minet au poil noir et blanc, longues vibrisses, barbichette noire sur fond de neige. Or, à peine me suis-je décidé que mes deux amis se mettent à hurler comme des possédés. J'ai choisi le plus beau, le plus mignon, le plus intelligent de tous. Je suis un satyre, un goujat, un monstre ! J'insiste pourtant, défends mon choix, expose mes raisons, argumente qu'on m'a laissé pleine liberté ; rien n'y fait. Mes copains s'animent, créent un boucan du tonnerre, m'en font voir de toutes les couleurs. La moutarde me monte au nez, à mon tour je perds bientôt mon calme et me mets à crier. On en vient presque aux coups. On envisage, pendant un moment, la garde partagée... Mais, imperturbable, irréductible, je tiens mon bout, ne démords pas : ce sera lui ou rien. Puis, coup de théâtre : devant mon obstination et mes hauts cris, mes deux amis s'inclinent subitement. Cette fois je le tiens, il est à moi !

* * *

C'est dire combien je me devais de traiter avec aménité un félin obtenu de si âpre lutte. Il s'appelait Bazou. Il était grassouillet, rondouillard, lourdaud même. Traînant péniblement son ventre sur le parquet, il rampait plus qu'il ne marchait. Cela lui donnait des airs de vieux tacot poussif. Il s'imposait donc que je lui conserve son nom. Ce que je fis.

Mon Bazou, c'est l'inventeur patenté de la luxure et de la sensualité. Pas une couverture soyeuse, pas un coussin, pas un minuscule recoin moelleux qu'il ne connaisse, où il ne sache se planquer, se camoufler. Spécialiste attitré des positions confortables, découvreur des mille et une postures rafraîchissantes, il s'étire, s'allonge, passe ses journées à bâiller, à faire la grasse matinée. Né pour être sultan dans un harem d'Arabie avec des eunuques pour lui replacer ses coussinets, lui servir des mets exotiques et agiter un éventail, c'est le parfait fainéant, le roi de la mollesse et de la paresse.

J'ai tout de suite adoré ce pantouflard, malgré ses caprices et ses défauts, qui ne sont, le plus souvent, que des vertus déguisées. Et, à cause justement de ses manies inattendues et de ses hallucinations démentielles, Bazou a rapidement conquis mon cœur.

Parfois, dans un élan de tendresse, je lui fabrique quantité de sobriquets doux et affectueux. Je l'appelle Ti-Mine ou Minou ou je le surnomme Bazounovitch, Bazouski ou encore Bazoutti, selon que je l'imagine Tchèque, Hongrois ou Italien. En réalité, il n'est rien de tout cela, mais, bon bougre, il ne se formalise aucunement de ces petits rajouts d'amour. Au fond, il s'en fout. Pourtant, moi, ça me rassure. Je ne suis plus seul. Ça m'arrange.

Hélas, Bazou possède, entre autres particularités bizarres, celle d'adorer mes cactus. Il les renverse, les traîne et les roule dans le salon, s'enduit de terre pour s'amuser. Au début, outragé, je les ramassais sans mot dire, les remettais à leur place. Puis, subtilement, je les changeai d'endroit un à un. Pour les conserver

intacts, je les disposai selon des critères spécifiques de grosseur, de longueur et de poids, plaçant en évidence ceux que Bazou dédaignait le plus et camouflant ses préférés. Je répandis des roches sur la terre pour la cacher, des produits dissuasifs pour l'éloigner. Cela ne changeait pas grand-chose, mais j'étudiais son comportement, ses habitudes et ses usages : j'inventais petit à petit la Bazoulogie.

À mon grand étonnement, dès le premier mois, Bazou assiégea le salon, puis s'en empara avec assurance, systématiquement et sûrement. Il en fit son fief, sa place forte, sa demeure infranchissable. Il la défendait avec ardeur, se transformant en tigre, boudant, mordant, saccageant tout lorsque je me risquais trop avant dans son domaine bien gardé. Rien n'aurait pu l'arrêter. Nous réglâmes, en fin de compte, pour la partition du salon : lui, les plantes, les tables, les bureaux, la fenêtre, et moi, le fauteuil et la télé. Je fus surpris de tant d'audace de la part d'un chat, mais j'étais déjà très attaché, et qui serait assez insensible pour ne consentir quelques petits sacrifices pour un être aussi cher ?

* * *

C'est à peu près vers cette époque que je rencontrai Lucille. Grande, mince, racée, elle avait un joli minois et de la distinction. Je me reconnaissais en elle. Et je retrouvais Bazou dans son allure féline, dans ses gestes langoureux et élégants. Elle me plut davantage qu'aucune autre femme ne m'avait plu jusqu'alors.

Les premiers temps, surprise, Lucille s'offusqua de

l'hégémonie de Bazou sur le salon. Les femmes se vexant aisément, je ne fis pas attention. D'ailleurs, elle aussi établissait progressivement son territoire, apportant de plus en plus d'articles personnels à la maison, afin de s'y sentir plus à son aise, de s'installer. Parfois, je la surprénais qui rôdait furtivement dans l'appartement, vérifiant fébrilement si le pantouflard Bazou n'aurait pas étendu son territoire jusqu'à la chambre à coucher, domaine de prédilection de la femme, lieu réservé au maquillage et au parfum. Et, de fait, Bazou commençait à s'installer progressivement sur les abords de la chambre à coucher, et Lucille, souvent, sortait ses griffes. Mais, il faut ce qu'il faut lorsqu'on adopte un animal...

Le temps s'écoulait, pénible et lent comme d'habitude, sauf que ma relation avec Lucille devenait à chaque jour plus sérieuse, et ce, malgré ces légers désagréments. Il me semblait que, pour la première fois, une femme se préoccupait de moi, m'aimait pour vrai. Cela rendait mon existence plus douce, plus agréable et plus intéressante. Avais-je enfin trouvé la femme de ma vie ?

Mon bonheur me permit de réaliser que, pauvre Bazou, l'existence était bien triste pour lui sans compagnie avec qui partager et ses jeux et ses émois. Il devait s'ennuyer à mourir.

C'est ainsi qu'après de longues et vastes recherches, je lui dénichai la plus belle, la plus mignonne et gracieuse petite chatte de ce bas monde. Uniformément grise, une mince figure pointue et un semblant de collier de poils ondulés dans le cou lui fabriquaient un air à la fois coquin et féminin. Bazou s'en éprit

follement. En jeune époux attentionné, il ne la quittait d'une semelle, et bientôt les deux s'entendirent comme larrons en foire.

Cette satanée gripette se nommait Charlotte. Mais je n'aimais pas vraiment son nom. Un jour du mois d'octobre, je me rendis compte, à mon travail, qu'une moitié de mon sandwich avait disparu, lorsque j'ouvris ma boîte à lunch pour dîner. Intrigué, aucun compagnon ne m'ayant fait de plaisanterie jusqu'à ce jour, j'en mangeai le reste silencieusement.

De retour à la maison, la petite vomissait comme une perdue ! Je l'appelai Creton.

* * *

On était le deux septembre. Creton, alias Charlotte, et Honoré De Bazou trônaient indolemment dans le salon. Lucille lisait son éternelle Danielle Steel et moi un magazine pour hommes. C'est à ce moment-là que Creton me fit, pour la première fois, le coup de la crise cardiaque.

Elle se dirigea comme si de rien n'était vers la cuisine et se posta devant le réfrigérateur. Elle commença à miauler, puis à crier et à hurler. Je ne comprenais rien à sa conduite inhabituelle, puisqu'elle savait très bien que je ne donne jamais de lait aux chats. Elle persista quand même à s'époumoner comme une cinglée. Elle cria à fendre l'âme, se jeta par terre, délira, se pâma. Puis, elle ferma les yeux et fit la morte. Pris de panique, je me précipitai sur la pinte de lait, lui en versai un bon coup pour la rafraîchir. Elle se mit à laper en n'ouvrant qu'un seul œil, semblant reprendre peu à peu ses esprits. Finalement, elle se releva,

s'étira et regagna le salon en trotinant comme elle était venue.

La petite saperlipopette !

D'habitude pourtant, Creton est adorable. Et acrobate comme pas une par-dessus le marché. Elle évolue sur deux pattes, saute dans le vide, joue à la mignonne sur les rebords de fenêtres ou sur les cordes raides : c'est simple, elle pourrait faire le Cirque du Soleil. Une vraie démone !

Elle est plus rapide, mais plus peureuse, plus hypocrite et sournoise que Bazou. Sans vouloir la comparer avec aucune femelle d'aucune autre espèce, il me semble détecter là... des airs de déjà vu...

* * *

Un bon matin où j'écoutais un match de tennis à la télé, Bazou passa comme une bombe dans le salon, sous les cris stridents de Lucille, qui l'avait trouvé sous ses couvertures. Elle crachait sa haine à droite et à gauche, le maudissait, l'injurait, lui promettait les pires sévices, appelait sur lui les plus grandes calamités. La guerre était bel et bien déclarée, et leur lutte pour le contrôle de la maison en était une à finir.

* * *

Le dix-neuf octobre, à vingt heures deux, Bazou se rendait définitivement maître de la chambre à coucher, ne nous laissant, à Lucille et à moi, que le lit pour nous reposer. Celle-ci prenait très mal la chose, miaulait qu'elle ne pourrait jamais se tailler une place dans mon animalerie. Elle me faisait scènes sur scènes, m'accablait d'invectives, me menaçait. Mais, je

réussis tant bien que mal à la calmer pour cette fois ; les deux petits formaient un si beau couple ! Et puis, il faut comprendre les chats... Il ne sert à rien d'effrayer un sympathique minet ; il suffit d'être patient et de savoir s'y prendre pour lui faire entendre raison, plaidai-je.

* * *

Un mois plus tard, Bazou prenait d'assaut le salon et la chambre, et parvenait à étendre ses opérations, à s'installer peu à peu dans la cuisine, trimbalant casseroles et ustensiles d'un bord à l'autre de la maison, s'allongeant sur les comptoirs, bloquant régulièrement l'accès à certaines armoires. Creton, elle, continuait ses razzias dans les restants d'assiettes et les fonds de chaudrons. Lucille, horrifiée, faisait désormais semblant de ne rien voir, mais le moral dégringolait : les choses étaient au plus bas entre nous. De temps à autre, Bazou se prenait pour Superman, plongeait du frigo sur la table et de la table sur les chaises ; cela n'arrangeait rien.

* * *

Ce matin-là, Bazou se trouvait suspendu au divan du salon dans la position Bazou-renversé, lorsque le goût lui prit de jouer au cow-boy.

Bazou et Creton jouent aux cow-boys et aux Indiens sur le gros futon du salon. Il faut les voir ! Bazou, sur le dossier, se cache derrière un amas de coussins. Lorsque Creton passe innocemment devant le fauteuil, c'est l'épisode de l'arnaque de la diligence : Bazou l'attaque sauvagement, et, de ses hauteurs, lui saute dessus comme un Apache.

Hélas, ce jour-là, Roy Rodgers Bazou manqua son coup, passa tout droit et atterrit à cent à l'heure sur la tête de Lucille. Je ne peux pas dire que cela non plus améliora mon affaire.

* * *

Un jour de décembre, j'enfermai par mégarde mon bon vieux Bazou dans le placard de l'entrée. Quand je m'aperçus de sa disparition, le pauvre manquait à l'appel depuis trois longues heures. Affolé, je ratis-sai l'appartement de long en large, en explorai chaque recoin, regardai sous tous les meubles, mis la piaule sens dessus dessous : aucun signe de Minou nulle part. Lucille, triomphante, commençait presque à festoyer, lorsque j'entendis un grattement sous une porte. Quel soulagement ! Bazou sortit de la garde-robe comme s'il n'y était jamais entré, me fixa avec des yeux de poisson farci et... rejoignit allégrement sa compagne. C'est à cet instant précis qu'il commença à se pratiquer à s'envoyer Creton. Et que celle-ci commença à se pratiquer à crier au meurtre. Ah ! les femmes !

* * *

Nous sommes le vingt décembre au soir. C'est leur crise de folie quotidienne. L'heure où ils sautent partout et s'amuseant comme des malades. En ce moment, ils jouent au hockey avec les boules du sapin de Noël. Ils ont l'air heureux et tellement en forme !

Lucille est partie. Pour toujours.

Moi qui croyais avoir trouvé la femme de ma vie...